

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle} NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

ABONNEMENTS.

Saumur, par la poste
Un an... 18f. » 24f. »
Six mois... 10 » 13 »
Trois mois... 5 25 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Tous les journaux anglais considèrent généralement comme décidé, depuis la rupture des conférences, le départ de l'Empereur des Français pour la Crimée. Le *Standard* l'annonce en grosses lettres, et le *Morning-Herald* insinue que la visite de la Reine d'Angleterre est ajournée au retour de Sa Majesté Impériale. — Havas.

Vienne, 22 avril. — La douzième conférence a eu lieu hier. Elle s'est terminée par l'ajournement indéfini des conférences, attendu que la Russie a rejeté, péremptoirement, nos demandes. Lord John Russell et M. Drouyn de Lhuys ont pris congé de l'Empereur. Lord John Russell partira, lundi, de cette capitale pour Londres. — Havas.

« Vienne, lundi, 23 avril. — Les conférences sont suspendues provisoirement, à cause d'un désaccord sur le troisième point. Lord John Russell part aujourd'hui.

» Suivant des nouvelles de Sébastopol, en date du 17, le bombardement continuait avec succès, et l'on pensait que l'assaut pourrait avoir lieu d'ici à huit jours. »

« Francfort, lundi 23 avril. — Lord John Russell doit arriver ici, définitivement, mercredi prochain; ses appartements ont été retenus pour ce jour.

» On annonce la fin prochaine des conférences de Vienne. — Havas. »

Vienne, lundi 23 avril. — « Aujourd'hui, il y a eu une conférence à laquelle a assisté le prince Gortschakoff qui en a fait connaître immédiatement, par le télégraphe, le résultat à Saint-Petersbourg.

» On dit qu'une solution pacifique n'est pas en-

core désespérée, et que demain les représentants de l'Autriche, de la France et de l'Angleterre se réuniront pour délibérer. » — Havas.

Londres, lundi 23 avril. — « Dans la séance de la Chambre des Communes, lord Palmerston a déclaré que les conférences de Vienne avaient été ajournées indéfiniment (*sine die*), attendu que la Russie a refusé de réduire sa flotte ou de considérer l'Éuxin comme une mer neutre, et qu'elle n'a fait aucune contre-proposition acceptable. » — Havas.

Notre correspondance particulière de Berlin, du 22 avril, nous communique cette nouvelle importante, dont nous souhaitons la confirmation :

« On assure que M. Drouyn de Lhuys et lord John Russell ont réussi à rétablir l'accord complet entre l'Autriche et les Puissances occidentales, et que le cabinet de Vienne a promis d'une manière absolue, sa coopération pour le cas de la continuation de la guerre. » — Havas.

Nous sommes en mesure d'annoncer que les câbles sont actuellement posés de Balaclava à Varna, et qu'ils seront prêts à fonctionner demain 24. Au moyen de cet arrangement, on pourra recevoir, à Londres et à Paris, en peu d'heures, des nouvelles du quartier général des alliés en Crimée. » — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Parmi les correspondances apportées par l'*Osiris*, en voici une que nous empruntons au *Courrier de Marseille* :

Constantinople, 12 avril. — « Le *Dauphin*, arrivé ce matin, nous apporte des nouvelles très-importantes du camp de Sébastopol. Ainsi que je vous

en ai informé par ma dernière lettre, le feu des assiégeants a commencé le 9 (lundi de Pâques) à 5 heures du matin. A un signal donné, les cinq cents pièces d'artillerie des armées alliées ont commencé le feu.

» L'attaque a eu lieu par un vent du sud-ouest et une pluie continue qui rejetaient la fumée sur les batteries russes.

» L'ennemi n'a pu répondre que trente-cinq minutes après. On ne connaît pas les causes de ce retard; tant il y a que l'attaque à laquelle, sans doute, il ne s'attendait pas, l'a un peu démoralisé. Le feu des Russes a été vif un moment, après quoi il s'est ralenti; le plus meurtrier pour nous était celui dirigé sur la batterie n° 28. Nous avons à déplorer la perte d'un capitaine d'artillerie et de quelques marins.

» Le bastion du Mât ne tire plus, la tour Malakoff répond mollement, le fort de la Quarantaine ne tire que quelques coups de canons. Nos batteries ont un avantage marqué, surtout sur le côté droit de la tour Malakoff. Sur ce point les fortifications ont éprouvé de grands dommages qui ne peuvent être réparés sous le feu incessant de nos batteries.

» L'amiral Bruat est allé s'emboîser avec plusieurs vaisseaux et frégates à l'entrée du port de Sébastopol pour surveiller la flotte ennemie qui devait, dit-on, tenter une sortie. Nos vaisseaux sont hors de portée des boulets des forts. Les Anglais ont envoyé également leur contingent de vaisseaux et frégates.

» Tout porte à croire que nous sommes entrés dans une période d'événements qui vont, maintenant, se succéder sans interruption jusqu'à ce que les Russes se soient rendus à merci... »

FEUILLETON

UNE FORTUNE MYSTÉRIEUSE.

(Suite.)

XX.

Quelles paroles a-t-on échangées dans cette entrevue qui pouvait exercer une si terrible influence sur la vie de madame de Clavières; qui pouvait empoisonner à la fois et son avenir et son passé, flétrir l'objet de ses plus douces, de ses plus constantes affections, et lui enlever à jamais l'espérance, en arrachant tout leur charme à ses souvenirs? Le comte a retrouvé assez de force pour dompter ses poignantes émotions, et le visage de Georges n'a rien dit de l'effroyable tempête qui gronde au fond de son cœur. Il commande le calme à son front, la sérénité à son regard, le sourire à ses lèvres; pour la première fois de sa vie il a recours à la feinte, et l'amour filial lui apprend à dissimuler.

Un prétexte plausible a été donné à ce nocturne entretien entre M. de Clavières et son fils: d'importantes affaires, de graves intérêts, qu'on soumettra bientôt à l'approbation de la comtesse, ont été débattus et discutés; les heures passent vite dans une intime causerie, et la conversation s'est prolongée outre mesure; c'est M. de Clavières qui a retenu Georges, et qui, l'empêchant ainsi d'accompagner sa mère, a seul causé l'inquiétude dont elle se plaint: c'est donc lui seul qu'il faut accuser. Ces explications, au secours desquelles sont venues les caresses de son enfant chéri, ont rassuré madame de Clavières, et chacun, heureux et paisible en apparence, est rentré dans son appartement où de ces trois personnes il n'en est qu'une sans doute que le sommeil ait visitée. Avant de se séparer de son fils, le comte lui a jeté dans l'oreille deux mots: Silence, et attends! Et, en lui serrant la main, il l'a regardé avec une expression qui a fait glisser une vague incertitude dans l'âme désolée du jeune homme.

Le lendemain de cette soirée si cruelle, le jour en paraissant trouve Georges plongé dans une profonde et

douloureuse méditation; il ne s'est point couché. Comme le naufragé qui s'accroche au plus frêle débris, son âme se rattache aux dernières paroles prononcées par son père. Il les tourne et les retourne dans son esprit; il les presse, il les tord pour en faire jaillir la pensée du comte et deviner ses projets. Il est évident que la détermination inspirée au malheureux jeune homme par la découverte de l'horrible secret qu'il voudrait pouvoir oublier, effraie M. de Clavières, en même temps qu'elle déchire son cœur; à tout prix il tentera d'empêcher ce départ; mais comment? Il n'espère pas, certes, que Georges consente à jouer près de lui de cette odieuse opulence dont il connaît maintenant la source, et quand bien même le comte triompherait de cette soif de l'or, de ce besoin du luxe qui l'ont précipité si bas, pourrait-il renoncer tout-à-coup à sa fastueuse existence sans ouvrir la carrière aux dangereux soupçons, sans réveiller la malignité publique.

L'honorable emploi obtenu par M. Delmas pourrait suffire aux vœux comme aux besoins de son jeune ami; mais l'accepter dans la situation nouvelle que vient de lui faire une affreuse révélation, est-ce possible? S'écoulera-t-il désormais pour lui un jour, une heure, un moment sans trouble et sans terreur! La honte ne va-t-elle pas se dresser sans cesse devant lui hideuse et menaçante? Près d'entrer dans cette arène où se heurtent les intérêts et les ambitions, et où il allait s'élancer armé de sa persévérance, de ses talents et de son courage, espérant y trouver un aliment à son activité, des luttes pour son intelligence, et des triomphes pour ses efforts, il est contraint de reculer, repoussé par un crime dans une vie obscure et inutile, car ce crime, qui n'est pas le sien, inflige à son nom une épouvantable solidarité, fait rougir son front et force à se baisser vers la terre ses yeux qui s'élevaient au ciel naguère encore brûlants d'un si saint enthousiasme.

Accablé par cette nuit d'angoisses et d'insomnie, la tête brûlante, les nerfs convulsivement agités par ces

combats intérieurs sans trêve et sans repos, Georges sort de l'hôtel et s'élance dans la rue, marchant à l'aventure et demandant au mouvement et au grand air d'apaiser le tumulte de ses pensées, d'éteindre la fièvre qui le dévore. Il arrive au milieu des Champs-Élysées, ne sachant où il va, indifférent à tout ce qui l'environne, n'entendant rien de ces mille bruits confus qui croissent de moment en moment et qui annoncent le réveil de la grande cité. Il avance sans projet, il retourne sur ses pas sans y songer, obéissant à une impulsion machinale, ne s'inquiétant ni de la route qu'il suit, ni des objets qu'il rencontre.

Après deux heures de cette course fiévreuse et indécise, au moment où, le front penché vers la terre, il passe, ignorant du lieu où il se trouve, son nom prononcé par une douce voix sort d'une fenêtre qui s'entrouvre au rez-de-chaussée d'une vaste maison; il s'arrête et lève les yeux; il est revenu à son point de départ, il est dans la rue Saint-Georges, et c'est Louise Brémont qui l'appelle.

La figure pâlie de la jeune fille lui apprend qu'elle aussi elle a veillé et souffert, et le regard rapide qu'ils échangent leur dit que la même pensée les anime, que le même désir a fait battre en même temps leurs deux cœurs. Ils faut qu'ils se voient, qu'ils se parlent, que leurs douleurs et leurs larmes se confondent: Georges est entré.

Dès que Louise l'a vu se diriger vers la porte cochère, elle a couru au fond du jardin; c'est là qu'elle veut revoir l'ami de son enfance, c'est là qu'elle veut épancher sur les blessures de cette pauvre âme si cruellement éprouvée le baume de ses consolations. Nul ne viendra les troubler dans cet asile; ils pourront pleurer sans crainte et se confier sans danger le funeste secret de leurs souffrances. Georges a pris la main de Louise et s'est assis à côté d'elle; les yeux fixés sur ce candide visage, il contemple avec un effroi mêlé d'attendrissement les traces de tant de pénibles émotions, tandis qu'elle observe, l'œil humide de larmes, les prompts ravages de

« Marseille, lundi 23 avril. — *L'Euphrate* vient d'arriver. Il apporte des nouvelles de la Crimée du 14. Le feu des alliés s'était ralenti le 12. La tour Malakoff avait cessé son feu. On avait conclu une trêve momentanée. Le 13, le feu de la Quarantaine était presque éteint. Le bastion du Sud avait cessé son feu.

» Le 14, le feu des alliés continuait. Les embuscades sur la gauche de la tour Malakoff avaient été prises par les alliés.

La flotte alliée doit agir et prêter le concours de son artillerie pendant l'assaut, qui doit avoir lieu après quatorze jours de bombardement. On évalue à 26,000 par jours les coups de canon qui sont dirigés contre la place.

« La division turque, qui était arrivée à Kamiesch, devait se rendre à Balaklava. » (*Lefolivet.*)

« Marseille, lundi matin, 23 avril. — Le paquebot anglais *Mersey*, qui a quitté Constantinople, le 15, avec des malades, n'apporte pas de nouvelles de Sébastopol, portées au 10, aucun arrivage de Crimée n'ayant eu lieu depuis le départ de *l'Osiris*. Une tempête dans la mer Noire a occasionné ce retard dans l'arrivée des courriers. Cependant, quelques lettres particulières donnent des détails plus complets sur les événements du siège allant jusqu'au 19, et les feuilles de Constantinople ont publié des suppléments contenant des nouvelles de Crimée jusqu'à la date du 12.

» L'arrivée d'Omer-Pacha, le 9, devant Sébastopol, avec la division égyptienne Menekly, est confirmée.

» Osman-Pacha a été envoyé afin de commander à Eupatoria, où doivent rester 24,000 fantassins, 6,000 cavaliers, 150 canons et 4,000 Tartares.

» La perte des Français dans la première journée du bombardement est évaluée à une centaine d'hommes tant tués que blessés.

» Le débordement de la Tchernia, dont les eaux inondaient la vallée, avait mis l'armée russe dans l'impossibilité de la franchir pour se porter au secours de la place.

» Le feu avait éclaté sur plusieurs points de la ville.

» Le colonel de Béville a été invité à visiter le Palais de Balta-Liman, lequel est entièrement décoré. Les équipages de l'Empereur sont en partie arrivés.

» La ville de Brousse a été renversée en partie par le dernier tremblement de terre, qui n'a pas eu moins de cent cinquante secousses. Le feu dévorait les débris de la ville. » — Havas.

Marseille, lundi soir 23 avril. — « *L'Euphrate*, qui arrive en avance de 24 heures, apporte des

nouvelles de Constantinople allant jusqu'au 16.

» Des lettres de Kamiesch, écrites le 14, dans l'après-midi, annoncent que dans la nuit précédente, toutes les embuscades russes établies devant la tour Malakoff ont été prises après une lutte acharnée, par dix compagnies de troupes d'élite.

» La tour elle-même, fortement endommagée ne répondait que rarement aux batteries des assiégeants. Le feu des armées alliées continuait, au contraire, sauf quelques courtes trêves.

» Le bastion russe de la Quarantaine était à demi détruit, et un assaut partiel devait être tenté, dit-on, dans quelques jours.

» Omer-Pacha, à la tête de ses divisions turques et égyptiennes réunies au camp, était déjà parti pour occuper Balaklava et pour repousser toutes attaques des russes venant de la vallée de la Tchernaya, d'ailleurs inondée.

A la date du 14, le temps est devenu meilleur. La batterie française, n° 28, qui avait été très endommagée, mais non détruite, avait repris son feu. — Havas.

Sébastopol, 16 avril. — « Les alliés continuent le bombardement.

» Plusieurs mines françaises ont joué avec des résultats satisfaisants.

» Notre feu a été très-efficace sur tous les points. » (*Morning-Post.*)

« Vienne, 21 avril, cinq heures du soir. — « Des avis parfaitement authentiques ont été reçus ce soir de Balaklava. Le bombardement avait continué avec une grande énergie jusqu'au 17, date du départ des dépêches. Le feu des alliés a occasionné de grands ravages; mais les Russes les réparent avec courage et activité. La supériorité de l'artillerie des alliés est désormais bien établie. Les Français ont fait sauter plusieurs mines qui ont causé à la place un dommage considérable. » (*Times.*)

Kœnigsberg, 23 avril. — La Bessarabie, le gouvernement de Kiew, la Podolie et la Chersonèse sont placés sous la juridiction militaire.

Le commandement de l'armée du sud est donné au général Luders.

Le général Annenkoff est rappelé; il va recevoir une mission extraordinaire en Tauride.

(*Constitutionnel.*)

Les détails suivants sont empruntés par le *Constitutionnel* à un supplément de l'*Impartial* de Smyrne.

OUVERTURE DU FEU.

Devant Sébastopol, le 9 avril.

Ce matin, à cinq heures précises, le feu a été ouvert sur toute la ligne des alliés contre Sébastopol. Le

bruit du canon n'a surpris personne, parce qu'hier un ordre du jour du général en chef avait fait pressentir aux troupes que, d'un instant à l'autre, l'attaque générale commencerait. Cet ordre du jour, qu'on a pas voulu me laisser copier, portait en substance que le général en chef adressait des félicitations aux armes du génie et de l'artillerie pour l'activité, l'intrépidité, l'habileté et la constance dont elles avaient fait preuve pendant un siège aussi long qu'extraordinaire. La dernière phrase laissait entendre que les travaux étaient enfin terminés. Un tel ordre du jour était bien significatif; aussi lorsque, dans la soirée du 8 (dimanche de Pâques), les divisions ont eu avis d'évacuer immédiatement, malgré un vent froid et une pluie battante, leurs ambulances respectives sur celle de Kamiesch, et de se tenir toute la nuit en armes, il n'y a pas eu de doute possible: c'était pour l'ouverture du feu.

Malgré un temps affreux, une pluie glaciale et un vent très-violent, je me suis rendu au camp anglais, situé au centre de l'attaque générale. A huit heures, j'étais avec un petit groupe d'officiers, adossés à un pan de mur en ruine au sommet de Green-Hill, le point le plus culminant en arrière des batteries anglaises. De là, j'ai pu saisir tout l'ensemble de l'attaque et de la défense. Par un ciel d'un gris sombre, au milieu de tourbillons d'une fumée blanchâtre, brillaient incessamment les éclairs de feu jaillissant çà et là des embrasures russes et des batteries des assiégeants. Mais le vent ou plutôt la tempête était si violent, qu'il étouffait presque le bruit de l'artillerie.

A l'attaque de gauche, de la Quarantaine au bastion du Mât, trois cents canons et mortiers français foudroyaient la place, et, vu l'extrême proximité des ouvrages, devaient y causer de grands ravages. Incontestablement c'est à cette attaque que l'on fait de part et d'autre les plus grands efforts, principalement au bastion du Mât et au bastion du Centre. Dans ce dernier, une bombe a fait sauter un magasin à poudre à six heures du matin, à peine une heure après l'ouverture du feu. Regarderait-on maintenant le bastion du Mât comme la clé de Sébastopol, au lieu de la fameuse tour Malakoff?

Tout porterait à le croire, car, autant les moyens d'attaque sont puissants à la gauche, autant ils sont faibles à la droite. On a bien ouvert le feu contre les ouvrages blancs, le mamelon Vert et la tour Malakoff; mais les cinquante pièces de siège placées dans les batteries du Carénage ne feront pas beaucoup contre l'artillerie formidable de l'ennemi en cet endroit; aussi le feu n'y a-t-il pas, à beaucoup près, la vivacité qu'il a à l'attaque de gauche, où des batteries admirablement construites et fortement armées sont accumulées devant les bastions Central

la couleur sur la belle et noble figure du jeune homme: ni l'un ni l'autre n'a encore parlé, mais quelles paroles en diraient autant que ces regards?

Enfin Georges a rompu le silence:

— Louise, dit-il, vous saviez tout! — J'ai tâché de l'oublier. — Et vous gardiez cet affreux secret? — Le trahir, n'était-ce pas perdre le père de Georges? — Mais comment l'aviez-vous appris? — Oh! mon ami, ce fut un étrange hasard. Un jour, il y a dix-huit mois environ, profitant de l'absence de madame de Clavières, que la santé d'Emma avait appelée à Paris, je m'étais glissée mystérieusement dans la maisonnette d'Esbonne, pour terminer sur les lieux un petit travail d'ameublement que j'avais préparé; c'était une surprise que je ménageais à votre mère pour sa fête qui approchait. — Bonne Louise! — Je ne sais comment cela se fit, mais sans doute la fatigue causée par l'ardeur de mon travail avait vaincu mes forces, je m'endormis: j'étais dans cette petite pièce où votre mère aime à se tenir habituellement, et qui donne sur la salle à manger. Quand je m'éveillai, la nuit était venue; j'ouvris les yeux et j'aperçus votre père assis devant une table vis-à-vis d'un autre homme. La lampe qui les éclairait laissait le reste de la salle dans une demi-obscurité; ils avaient des cartes à la main, je crus qu'ils jouaient, et j'allais me montrer quand les mots qui vinrent frapper mon oreille me clouèrent à ma place. J'y demeurai longtemps immobile et muette, tremblant qu'un geste, un soupir, ne révélassent ma présence, car le hasard m'initiait à un horrible mystère. — O mon Dieu! — Cet homme enseignait ses infâmes secrets à votre père. Persuadé qu'ils étaient seuls dans cette maison, que nul ne pouvait le voir ni l'entendre, il s'exprimait sans déguisement, et moi, plongée dans l'ombre, retenant mon souffle, témoin involontaire de cette hideuse leçon, je ne perdais ni un de leurs mouvements, ni une de leurs paroles. Oh! cette voix et cette figure ne sortiront jamais de ma mémoire. Que de fois elles m'ont poursuivie dans mes songes! Que de fois j'ai cru revoir l'odieux sourire de cet homme, en-

tendre encore la cynique naïveté de son langage, et quelle terreur a été la mienne lorsqu'un soir il m'est apparu, causant avec vous, menaçant et déguenillé, à la porte de la maisonnette! — C'était lui! — Vous comprenez, Georges, avec quel empressement j'ai saisi une occasion de vous séparer de cet homme, quel soin j'ai mis à l'éloigner? Il voulait de l'argent, il en a eu, et ce jour-là vous n'avez rien appris. — Ange protecteur que Dieu plaça près de nous dans sa bonté, dit Georges en pressant la main de Louise dans les siennes, c'est par vous que nous aurions été sauvés si nous avions pu l'être. — Ne désespérons point de l'avenir, mon ami! Savons-nous si Dieu, en rendant aujourd'hui tous mes efforts inutiles, en vous donnant les moyens de découvrir ce que j'ai si longtemps essayé de vous cacher, n'a pas voulu mettre un terme à nos secrètes angoisses? — Merci, Louise, merci de ces consolantes paroles! Mais il n'y a plus pour moi de beaux jours. — Qui vous l'a dit? Il est un malheur irréparable, c'est la honte! Et ce malheur est le mien. — Non, il n'est pas le vôtre! Vos mains sont pures comme votre âme, Georges, et vous devez relever la tête, car à ceux qui oseraient faire monter jusqu'à vous une odieuse accusation vous pouvez répondre: Ces fautes, je les ignorais et je les maudis! Cet or, il n'a jamais souillé ma main! J'ai voulu vivre pauvre au milieu d'une opulence dont la source m'était inconnue!... Et vous trouverez des voix pour vous défendre, des cœurs pour vous aimer! — Le croyez-vous, Louise? — Mais vous-même, ingrat, en doutez-vous donc? — Hélas! ne serait-ce pas un malheur de plus? — Comment? — Si j'aimais, et s'il est vrai qu'il y eût dans une autre âme un écho pour cet amour, pur et saint comme celle qui l'inspire, ne me faudrait-il pas le renfermer à jamais? Pourrais-je offrir mon cœur à celle qui n'oserait pas accepter mon nom? — Vous oubliez que je connais seule ce funeste secret. — Mes paroles ne vous prouvent-elles pas que je m'en souviens? — Vous m'aimez donc, Georges? — Oh! que j'aurais eu de bonheur à vous le dire! — Pensez-vous que je n'en aie pas à l'en-

tendre? — Non, non, Louise, cela est impossible à présent. — Il n'y a rien d'impossible à un sentiment vrai, à une volonté forte! Ecoutez: la situation où nous sommes tous deux aujourd'hui permet et justifie entre nous d'autres formes, un autre langage, que ceux dont on use d'ordinaire dans le monde; je vous aime, Georges! Après ma tendresse pour mon père, mon attachement pour vous est la première émotion qui ait agité mon cœur. Pendant plus de douze années, j'ai vécu, j'ai grandi, cachant dans mon âme cette mystérieuse affection qui se mêlait à mes jeux, embellissait mes travaux, se confondait avec toutes mes pensées! Elle était ma vie, et vous ne la devinez pas! Et moi, je vous voyais chaque jour prodiguer à une autre les trésors de votre amour et de vos espérances! Ce que je souffrais alors, je ne veux pas vous le dire. Vos paroles, vos actions de tous les instants fermaient l'avenir à mes rêves de bonheur, et pourtant j'attendais! et pourtant j'aimais toujours! Enfin le ciel a pris pitié de moi! Oh! comme mon âme, si longtemps flétrie par votre indifférence, s'est épanouie sous le rayon d'espoir qu'un jour vos regards plus tendres ont fait briller pour elle! comme mon cœur s'élançait au-devant de ces mots si doux qui trahissaient vos nouvelles impressions! Dépositaire d'un secret terrible, je sentis redoubler mon courage: ce n'était plus seulement le dévouement d'une sœur, les consolations d'une amie que je vous devais, votre honneur était devenu le mien, ma vie était la vôtre, car vous m'aimiez! — Chère, bien chère Louise! — Aujourd'hui, Georges, courbé sous le poids d'une horrible révélation, vous vous abandonnez au désespoir: vos pensées, je les connais; vos projets, je les devine! Une fois déjà vous avez voulu fuir devant des soupçons et des doutes: maintenant qu'une affreuse réalité vous accable, c'est la fuite encore que vous méditez! Eh bien, moi, je vous dis: vous ne pouvez pas! vous ne devez pas! Deux existences vous réclament, Georges: celle de votre mère qui a besoin de vous, et la mienne que je vous donne!

(La suite au prochain numéro.)

et du Mât, qu'elles foudroient avec une ardeur magnifique.

Du ravin dit des Anglais à celui de Karabelnaïa, les Anglais font, avec cent pièces de gros calibre très-sagement disposées, un feu d'enfer. Malgré la distance assez considérable qui sépare leurs batteries de celle des casernes ou de la ville, ils y font de grands dégâts. L'attaque du centre va jusqu'à présent admirablement bien. Son tir est d'une vivacité et d'une justesse remarquables. Les Russes répondent lentement et leurs coups, trop courts ou trop longs, font peu de mal. Un homme qui vient à l'instant de la tranchée nous dit qu'il n'avait encore vu qu'un mort et deux blessés et que tout allait au mieux.

Dix heures. — Je me suis approché de l'attaque de gauche, évidemment la plus importante actuellement. De la pointe qui se trouve à peu de distance en avant de la maison de l'Observatoire, je puis juger des progrès du feu. Il paraît un peu ralenti, particulièrement du côté des Russes. Peut-être cela provient-il de la pluie violente qui, en détrempant le terrain, rend fort difficile et lent le maniement des pièces de siège, malgré les plateformes en bois sur lesquelles elles se meuvent.

Onze heures. — Des hommes, revenant de la tranchée, nous apprennent que la plupart des batteries n'ont, pour ainsi dire, pas souffert : presque tous les coups des Russes passent par-dessus. Les batteries 26 et 28 sont les seules un peu endommagées, sans que pour cela elles aient discontinué leur feu. Plusieurs batteries russes sont à peu près éteintes, et les embrasures des autres considérablement entamées. Chez nous le nombre des morts est très-minime.

Midi. — Le feu continue toujours à l'avantage des assiégeants.

Quatre heures du soir. — Les saillants des bastions Central et du Mât paraissent ruinés dans leurs embrasures; beaucoup de canons sont démontés; l'ennemi tire peu.

Cinq heures. — Les Anglais ont fait de grands ravages dans les batteries des casernes qui répondent fort lentement. La tour Malakoff et les ouvrages blancs à l'attaque de droite semblent seuls avoir peu souffert.

Six heures. — L'attaque de gauche de la batterie n° 28 a éprouvé de sérieux dommages. Les boulets de l'ennemi l'ont labourée plusieurs fois. Le lieutenant Brillant y a été coupé en deux. Dans les batteries françaises le nombre des tués et des blessés, quoique considérable, n'est pas en rapport avec la masse de projectiles lancés par l'ennemi.

Neuf heures. — La canonnade continue et doit durer nuit et jour jusqu'à ce que le feu de l'ennemi soit éteint. Le temps est toujours affreux, une véritable tempête avec une pluie froide, torrentielle.

Ce matin, on a voulu tenter une diversion en inquiétant les Russes par un simulacre de descente à la Katcha, de l'autre côté du port. Pour cela on a embarqué une division turque à bord de frégates à vapeur anglaises et françaises; mais cela n'a pas réussi : le temps en est la cause.

La flotte alliée n'a jusqu'à présent pris aucune part à l'attaque; elle est toujours mouillée, partie en rade, partie à Kamiesch et Kasatch.

Devant Sébastopol, le 10 avril.

Neuf heures du matin. — Deux batteries russes, en avant du bastion Central, ont été détruites par les bombes et boulets français et abandonnées par les Russes. Les résultats obtenus à l'attaque de gauche sont hautement satisfaisants. Toutes les embrasures des bastions Central et du Mât sont démolies; la plupart des pièces sont renversées, les affûts brisés. Aussi l'ennemi ne répond plus que faiblement et de loin en loin.

J'ignore le résultat des attaques du centre et de la droite. Je ferme ma lettre, le bateau partant dans une heure ou deux, et je cours au camp chercher des renseignements et voir de mes yeux. Le temps est moins mauvais, la pluie menace toujours, mais le vent est tombé.

Le *Constitutionnel* donne, sous la signature Boniface-Demaret, les renseignements suivants sur le séjour à Boulogne de Leurs Majestés.

« Aujourd'hui dimanche, vers 9 heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice sont allés se promener sur la jetée. Quoique le temps fut un peu froid, il était magnifique et le soleil brillait de tout son éclat. La population de Boulogne, en habits de fête, s'est portée en masse sur le passage de Leurs Majestés et leur a donné pendant toute cette promenade les témoignages de la sympathie la plus respectueuse. A 11 heures, l'Empereur et l'Impératrice, accompagnés de leurs maisons, sont montés en voiture pour aller entendre la messe dans la modeste chapelle de Saint-Pierre, qui domine les falaises. Quelques places avaient été réservées dans le chœur pour Leurs Majestés et leur suite. Toutefois peu de personnes avaient été assez heureuses pour trouver place dans le sanctuaire. Chacun a été frappé du profond recueillement avec lequel le puissant monarque joignait ses prières à celles de l'officiant pour la grandeur et la prospérité de la France.

» Pendant ce temps, les troupes descendues des camps d'Equihem, d'Honvault, de Wimereux et d'Ambleteuse, venaient prendre position sur la plage en face de l'hôtel du Pavillon impérial et y former un triangle rectangle dont le plus petit côté était appuyé à la jetée. Là, se trouvait massée en bataille la première division que commandait M. le général de Mac-Mahou. Sur le côté le plus rapproché de la mer, se pressaient les colonnes des 2^e et 3^e divisions, l'une commandée par le général de Bourgon, et l'autre, par le général L'Admirault. Le troisième côté du triangle était occupé par la division d'Ambleteuse, sous les ordres du général Borelli. L'effectif des troupes réunies sur le terrain s'élevait à environ 40,000 hommes. Au retour de la messe, l'Empereur est monté à cheval. Sa Majesté était suivie d'un brillant état-major au milieu duquel on remarquait lord Paget, qui, par ordre de la reine d'Angleterre est resté attaché à la personne de Leurs Majestés et ne les a quittés qu'à leur départ pour Paris. L'Empereur a parcouru le front des trois lignes, puis s'est placé au centre du triangle; et, sur l'appel fait par M. le Ministre de la guerre, il a remis de sa main, aux militaires promus, les croix d'honneur et les médailles qui leur avaient été décernées. »

DERNIÈRES NOUVELLES.

On lit dans le *Moniteur* :

Le Ministre de la marine a reçu de l'amiral Bruat la dépêche suivante :

« 17 avril. — Le feu de nos batteries maintient sa supériorité. — Devant la tour Centrale, nous avons enlevé une série d'embuscades, et ces ouvrages, où nous sommes établis, sont maintenant compris dans nos lignes. — Nous avons couronné, dans cette direction, un ravin qui longe la fortification de la ville, où l'ennemi, précédemment, disposait en sûreté de ses réserves. Devant le bastion du Mât, nous avons fait sauter, à 50 mètres environ, des fourneaux de mines; cette opération, qui a parfaitement réussi, nous a donné une nouvelle parallèle qui a été heureusement reliée aux autres. Du 12 au 14, et malgré les retours offensifs des Russes, nous n'avons eu que 500 hommes environ mis hors de combat. — Le commandant de la frégate qui a porté ces nouvelles ajoute que la situation était généralement considérée comme très-satisfaisante. »

Le ministre des affaires étrangères a reçu la dépêche suivante :

Péra, le 21 avril. — « J'apprends par l'*Asmodée*, parti le 19 de Crimée, que les assiégeants avançaient toujours et que leur position se consolidait. L'ennemi avait fait dans la nuit du 18 au 19, une forte sortie promptement repoussée. »

Marseille, mardi 24 avril. — « Le général du génie Bizot n'a pas été tué, ainsi que le bruit en avait couru; mais il a reçu une blessure grave au cou, dans un combat qui a eu lieu devant le bastion du Mât. 4,200 Français, creusant une tranchée devant ce bastion, eurent à supporter quatre charges furieuses des Russes, appuyées par la mitraille; elles furent toutes repoussées. Dans cette affaire nous avons eu 150 hommes hors de combat, et le général

Bizot et deux commandants ont été blessés. Depuis, aucun engagement sérieux n'a eu lieu.

» Les pertes des alliés par le feu de la place s'élevaient par jour à une centaine d'hommes hors de combat. Le front du fort de la Quarantaine était détruit, tous les autres ouvrages étaient endommagés. — L'ennemi en avait réparé la nuit quelques parties seulement. Les terres detrempées rendaient le travail difficile pour tous. — On avait grand-peine à creuser les tranchées de la quatrième parallèle; c'était un travail admirable et plein d'audace. — Le bruit courait que, le 14, les troupes réunies d'Omer-Pacha et du général Bosquet allaient opérer contre le général Liprandi. » — Havas.

Balaclava, samedi 14 avril. — « La canonnade et le bombardement ont duré depuis lundi. Chaque canon tire 120 coups par jour. Néanmoins, le feu de l'ennemi n'a pas beaucoup diminué. Les Russes ont reçu récemment deux convois d'approvisionnements de toute espèce. Leur feu est très-bon. — Les Français ont détruit les faubourgs vis-à-vis d'eux et ils ont presque entièrement démoli le bastion du Mât. — Notre perte est de 6 officiers et de 120 hommes tués et blessés. — Une furieuse bataille a eu lieu hier, entre les Français et les Russes. Les Français ont enlevé une position sur les hauteurs. — Les flottes sont stationnées. — On dit qu'un corps russe avance de Simféropol. — Deux conseils de guerre ont été tenus cette semaine. — On prépare des échelles et des ponts-volants. — Le feu du mamelon a été réduit au silence, et la tour ronde endommagée, mais les redans et les garde-batteries sont vigoureux. Chaque pièce tire huit coups de canon par heure. — Le bombardement continue pendant la nuit. » (Times.)

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE.

Le Receveur Particulier des finances de l'arrondissement de Saumur a l'honneur d'informer les porteurs d'obligations du *Crédit foncier de France*, que le semestre d'intérêts de ces titres, échéant le 1^{er} mai prochain, sera, à partir dudit jour 1^{er} mai, payable à la caisse de la recette générale et à celle des recettes particulières du département.

ÉTAT-CIVIL du 1^{er} au 15 avril.

NAISSANCES. — 1^{er}, Victoire-Augustine-Irma Guélé, rue de la Chouetterie; — 3, Gustave-Ernest Pannier, rue Saint-Nicolas; — Adolphe Gurin, rue de Fenet; — 4, Marie-Louise-Eugénie Tonchet, rue Basse-Saint-Pierre; — Denise-Adèle Prudhommeau, place du Marché-Noir; — 10, Henri Chanard, rue de l'Hôtel-de-Ville; — 11, Désirée Gallais, rue de la Visitation; — Célestine Taveau, à la Croix-Verte; — Louis-Victor Lannay, rue Saint-Nicolas; — 15, Charles Voisin, rue d'Orléans; — 14, Victor Delarne, rue du Paradis; — Ernestine Bichon, rue du Portail-Louis.

MARIAGES. — 9, Jacques-Firmin Hucher, musicien à l'École de cavalerie, a épousé Rosalie-Eudoxie Liot, marchande de modes, tous deux de Saumur.

DÉCÈS. — 1^{er}, Joséphine Ballet, jardinière, 59 ans, femme Ballet, au Chardonnet; — 2, Désirée-Adèle Sève, Grand'Rue; — Charles Guyard, cultivateur, rue Saint-Nicolas; — 5, Guérin, mort-né; — 8, Françoise Meunier, 81 ans, veuve Talvar, au Petit-Puy; — Madeleine Lebré, journalière, 57 ans, veuve Renou, à Nantilly; — 10, Adelaïde Barthelemy, rentière, 60 ans, célibataire, Grand'Rue; — 11, Marceline Millerand, 5 mois, rue Saint-Pierre; — 12, Chedeville, mort-né; — 15, Megret, mort-né, place de la Bilange; — 14, Adrien Malinge, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Jamais aucune préparation pectorale ne s'est acquise une réputation mieux méritée que celle du sirop et de la pâte de Nafé d'Arabie. Ces pectoraux, composés avec les fruits de l'hibiscus Esculentus de Cinnée, dont les ouvrages de médecine font le plus grand éloge, possèdent des propriétés toutes spéciales contre les affections de poitrine et des bronches (gripes), et peuvent être pris sans inconvénient par les enfants atteints de toux ou de coqueluche et par les sujets les plus faibles.

Dépôts aux pharmacies de MM. BRIÈRE, à Saumur, et PELLETIER fils, à Doué. (185)

BOURSE DU 24 AVRIL.

5 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 68 10.
4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 93 25.

BOURSE DU 25 AVRIL.

5 p. 0/0 hausse 20 cent. — Fermé à 68 50.
4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 93 25.

P. GODET, propriétaire-gérant.

EXPÉDITION FRANC DE PORT.

MAGASINS DE NOUVEAUTÉS DU PETIT-SAINT-THOMAS.

TROUSSEAUX
ET
LAYETTES.

A PRIX FIXE.

Rue du Bac, 55, et rue de l'Université, 25, faubourg Saint-Germain, à Paris.

CACHEMIRE FRANÇAIS
ET
DE L'INDE.

Les propriétaires de cet établissement nous prient de rappeler à nos lecteurs qu'ils ont créé un service spécial pour la province. Ils envoient tous les échantillons FRANCO, et toute expédition au-dessus de 25 francs est AFFRANCHIE pour TOUTES LES LOCALITÉS DE LA FRANCE. Les prix, marqués en chiffres connus, sont les mêmes pour Paris et pour la province. Cette maison n'a de succursale ni de représentants dans aucune ville de France, elle rejette donc toute solidarité avec ces industriels ambulants qui font des déballages dans diverses contrées sous le nom du *Petit-Saint-Thomas*; elle les signale à la défiance et au mépris publics. — Un catalogue détaillé des marchandises qui se trouvent dans ses magasins est adressé aux personnes qui le demandent. (140)

